



www.comptoir litteraire.com

présente

“Se una notte d’inverno un viaggiatore”
(1979)

“Si par une nuit d’hiver un voyageur”
(1981)

roman d’Italo CALVINO

(278 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis un commentaire.

Bonne lecture !

Résumé

Chapitre I

Le Lecteur, qui est tutoyé, est invité à se mettre à l’aise pour lire le livre d’Italo Calvino, *“Si par une nuit d’hiver un voyageur”*. Il est considéré comme un homme qui n’attend rien de particulier d’un livre, qui a choisi celui-ci en ne tenant pas compte de la masse des autres qui sont lus pour de multiples raisons, car il est intéressé par les nouveautés. Dans son bureau, il s’est mis à tourner autour du livre, pour apprécier sa longueur, parcourir la quatrième de couverture. Puis il a commencé à lire les premières pages, en sachant que Calvino «*est un auteur qui change beaucoup d’un livre à l’autre.*»

“Si par une nuit d’hiver un voyageur”

«Le roman commence dans une gare de chemin de fer» où un homme, le narrateur, entre dans un bar, prend un téléphone, mais n’obtient pas de réponse. Il se demande si ce n’est pas parce que l’auteur est encore indécis, comme le Lecteur «*n’est pas bien sûr de ce qu’il [lui] plairait le plus de lire*». Le voyageur a manqué sa correspondance, n’a pas rencontré de «*contact*», se trouve embarrassé de sa valise, regrette de ne cesser de laisser de traces. Il est «*une de ces personnes qui n’attirent pas l’œil*», dans laquelle l’auteur «*est tenté de mettre [...] un peu de lui-même*». Le narrateur voudrait pouvoir «*effacer les conséquences de certains événements*». Il aurait dû échanger une valise avec un homme qui aurait dû l’attendre, et lui dire le mot de passe. Alors qu’il voit «*la petite ville de province se refermer dans sa coquille*», il remarque des jeunes gens qui passent de commerce en commerce pour recueillir des signatures. «*Le roman commence à sortir de sa brumeuse imprécision pour fournir quelques détails sur l’aspect des personnes*», ainsi sur les clients du buffet de la gare, sur le voyageur qui entame une conversation avec une femme, ce qui suscite l’attention du Lecteur. Elle parle d’un docteur Marne dont on attend l’entrée, qui entre en effet, qui vient chaque soir voir avec qui elle est. Alors que le narrateur lui parle de sa valise, elle lui apprend que, vendeuse dans un commerce d’articles de voyage, elle en a justement vendu une ce jour-là. C’est alors qu’entre le commissaire Gorin, qui s’adresse à lui en lui disant le mot de passe, annonce que Jan a été tué, lui dit qu’il doit partir en emportant la valise, ce qu’il fait en pensant : «*L’Organisation est puissante.*»

Chapitre II

Le Lecteur, tombant, page 32, sur un paragraphe qu’il a déjà lu page 17, se dit que l’auteur s’est cru obligé de se livrer à «*un de ces exercices de virtuosité qui désignent l’écrivain moderne*». Puis il constate que c’est «*une erreur d’imprimerie*», que tout le livre est un aller-retour entre ces pages. En proie à une phénoménale colère, il jette le livre ; puis, le lendemain, se précipite chez le libraire qui, pas étonné du tout, invoque «*une erreur de brochage*» par laquelle des pages de «*Si par une nuit d’hiver un voyageur*» ont été mêlées à celles de «*En s’éloignant de Malbork*», de l’écrivain polonais Tadzio Bazakbal. Le Lecteur est prêt à poursuivre la lecture de ce livre, d’autant plus que va le faire aussi une cliente à qui est arrivée la même mésaventure, et dont les charmes ne le laissent pas indifférent. Ils conversent, elle lui disant : «*Je préfère les romans qui me font entrer tout de suite dans un monde où chaque chose est précise*», le désarçonnant par les multiples allusions qu’elle fait à des romans. Ils se proposent d’échanger leurs «*impressions de lecture*», se donnent leurs numéros de téléphone. Mais le Lecteur, de retour chez lui, ne fait plus une lecture solitaire car il pense à la Lectrice, le livre étant devenu «*un moyen de communication*». Mais il se rend compte que ce qu’il lit «*n’a rien à voir avec*» ce qu’il lisait la veille.

“En s’éloignant de Malbork”

La page est envahie d’odeurs de cuisine alors qu’on prépare des plats dont sont donnés les noms polonais, le Lecteur se demandant si la traduction rend «*l’épaisseur charnelle que doivent avoir les mots dans la langue originale*». Dans cette immense cuisine de Kudgiwa se trouvent Bridg, Hunder, la tante Ugurd, Bronko, noms dans lesquels on se perd, ce qui retient l’attention étant plutôt «*les détails physiques*». Le narrateur, Gritzvi, évoque la venue de M. Kauderer qui va l’emmener dans son domaine pour qu’il y travaille sur des séchoirs, tandis que son fils, Ponko, prendra sa place à Kudwiga. Aussi Gritzvi a-t-il l’impression de faire ses adieux à la maison. Alors que Ponko s’installe dans sa propre chambre, entrevoyant dans ses bagages le portrait d’une fille, il l’imagine devenant l’amie de Bridg, découvrant alors qu’il est amoureux d’elle. Ils en viennent à se battre, le narrateur indiquant cependant au Lecteur qu’il ne pourra éprouver les «*sensations vécues*» à ce moment-là. Dans ce combat, Gritzvi se prend à penser à la fille du portrait, une certaine Zwida Ozkart. Or M. Kauderer rapporte que le conflit est perpétuel entre sa famille et les Ozkart. Et c’est le départ.

Chapitre III

Alors que sont mentionnés «*les plaisirs du coupe-papier*», le Lecteur découvre soudain des pages blanches qui alternent avec des pages imprimées où «*les personnages ont changé, le cadre aussi*». Devant des noms nouveaux, il en vient à douter que «*En s'éloignant de Malbork*» soit vraiment un livre polonais, découvre que le pays en question est plutôt «*la Cimmérie*» dont la langue est le cimmérien. Il téléphone à la Lectrice, qui s'appelle Ludmilla, tombe sur sa sœur, Lotaria, une intellectuelle dont il apprend qu'elle classe les romans selon des critères pointus, et qui l'invite à un séminaire à l'Université. Quand il peut parler à Ludmilla, il constate qu'elle aussi a été déçue par l'interruption du texte. Comme il lui dit penser que c'est un roman cimmérien, elle lui apprend qu'elle connaît «*un professeur qui enseigne la littérature cimmérienne à l'Université*».

Là-bas, il est impressionné par les étudiants, et par la difficulté à trouver l'«*Institut des langues et littératures botno-ougriennes*». Il est abordé par un certain Irnerio qui l'y conduit, jeune homme étrange qui déclare ne pas lire du tout, qui est le Non-Lecteur. S'étonnant de l'absence de Ludmilla, le Lecteur découvre le professeur Uzzi-Tuzii qui se plaint du peu d'importance qu'on accorde au cimmérien, alors que ce qui fait sa valeur à ses yeux, c'est qu'il est «*une langue moderne et morte*», les Cimmériens ayant disparu. Avec les noms des personnages que lui donne le Lecteur, il reconnaît le livre comme étant «*Penché au bord de la côte escarpée*» de Ukko Ahti, qui «*n'a jamais été traduit dans aucune langue*», et qu'il commence à le lui lire.

“Penché au bord de la côte escarpée”

Le narrateur, qui est à Pëtkwo, au bord de la mer, dans la pension Kudgiwa, fait part de sa sensation de recevoir des messages mystérieux mais décisifs.

Sous l'indication «*Lundi*», il rapporte que, marchant près de la forteresse, il vit une main qui lui sembla «*un signe émanant de la pierre*». Puis, au belvédère, il vit Mlle Zwida qui dessinait un coquillage, dont il savait qu'elle était là en villégiature, et avec laquelle il hésitait à entrer en relation. Il le fait plutôt avec M. Kauderer, un météorologue qui ne parle pas seulement du temps mais «*des temps instables*» alors vécus ; qui lui propose de le remplacer quelques jours à l'observatoire, l'initiant aux instruments. Sous l'indication «*Mardi*», il mentionne qu'il a parlé à Mme Zwida, qui dessinait un oursin ; que deux hommes sont venus, qui voulaient parler à M. Kauderer.

Sous l'indication «*Mercredi*», il dit avoir vu Mlle Zwida parmi les familles venant visiter les détenus de la forteresse, et les deux hommes de la veille, et il interprète ces deux événements comme des messages.

Sous l'indication «*Mercredi soir*», il dit écrire ce journal pour noter, «*dans la succession des choses*», «*les intentions du monde à [son] endroit*».

Sous l'indication «*Jeudi*», il raconte que Mlle Zwida lui a dit avoir la permission d'entrer dans la forteresse pour y faire des dessins, mais qu'elle préfère les objets inanimés ; qu'elle aimerait dessiner un grappin dont on se sert à la pêche ; lui demande de lui en acheter un pourvu de son câble

Sous l'indication «*Jeudi soir*», il fait part de sa rencontre, dans un café, avec un gardien de la forteresse qui lui parla de Mlle Zwida qui vient y faire le portrait d'un prisonnier, tandis qu'un autre client évoqua «*l'odeur de la mort*», où il vit «*un avertissement*».

Sous l'indication «*Vendredi*», sont décrits le refus, d'abord d'un pêcheur puis d'un marchand de fournitures nautiques, de lui vendre un grappin, le marchand parlant de la possibilité de vouloir «*faire évader un prisonnier*».

Sous l'indication «*Samedi*», il raconte le rendez-vous que lui avait donné M. Kauderer au cimetière en pleine nuit, où, évoquant un «*nous*» mystérieux, il lui reprocha son initiative personnelle, lui intima de ne pas le compromettre quand il serait interrogé au commissariat.

Sous l'indication «*Dimanche*», il rapporte qu'à l'observatoire il avait trouvé un homme qui lui dit s'être évadé, et lui demanda d'avertir Mlle Zwida.

Chapitre IV

Le Lecteur définit l'impression pénible que donne un livre qui est lu à haute voix par un autre, qui, plus est, le traduit en même temps. Mais, peu à peu, il est tout de même «*entré dans le roman*». Ludmilla étant arrivée, demande : «*Et ensuite?*». Le professeur indique que le texte s'arrêtait là, l'auteur étant tombé en dépression ; que, d'ailleurs, tous les livres cimmériens sont inachevés. Ludmilla manifeste son désir de livres qui font «*aller à la rencontre d'une chose qui va exister mais dont personne ne sait encore ce qu'elle sera*», désigne pourtant les romans historiques, ce qui provoque l'ironie de Lotaria qui connaît la suite de «*Penché au bord de la côte escarpée*», œuvre écrite en cimbre et qui porte le titre de «*Sans craindre le vertige et le vent*», roman signé du pseudonyme Vorts Viljandi. Elle les invite à son séminaire de discussion dirigé par M. Galligani, professeur de littérature cimbraïque, sur la traduction en allemand de ce roman. Mais le texte ne recoupe en rien le précédent.

“Sans craindre le vertige et le vent”

Tôt un matin, alors que circulent des convois militaires, qu'une banque est surveillée par des patrouilles de la garde civile, qu'une révolution a eu lieu, qu'une grève continue à l'usine de munitions Kauderer, sortent d'une fête élégante Valerian, Alez Zinnober, le narrateur, et Irina, femme légère et audacieuse. Alex mentionne la malédiction que leur lança une vieille femme. Il rappelle la guerre civile qui sévit, et sa rencontre avec Irina, au bord du fleuve, alors qu'elle avait été saisie d'un vertige. Puis, lui, qui était lieutenant artilleur, avait rendu visite à Valerian au siège du «*Commissariat à l'Industrie Lourde*», dans un palais confisqué lors de la révolution. Il avait alors retrouvé, qui était avec Valerian, Irina Piperin, qui, jouant avec un revolver, avait lancé une menace de révolution féministe. À partir de là, ils avaient formé un trio qui se perdait en nuits de fêtes licencieuses. Or Alex a à remplir une mission secrète : «*découvrir l'espion infiltré dans le Comité Révolutionnaire, celui qui se prépare à faire tomber la ville entre les mains des Blancs*». Alors que les deux hommes sont, dans la chambre d'Irina, tombés sous son emprise ; qu'elle voulait les obliger à ramper, à être ses esclaves, Alex peut échapper à son regard pour fouiller dans les vêtements de Valerian, et y trouver sa condamnation à mort qu'il avait signée.

Chapitre V

«*On s'arrête là pour ouvrir la discussion*» alors que le Lecteur voudrait connaître la suite, d'où sa volonté et celle de Ludmilla d'obtenir les textes complets des romans dont ils ont lu les débuts. Ils sont intéressés par des romans animés de «*la seule volonté de raconter [...] sans prétendre imposer une vision du monde*». Dans la maison d'édition, qui est un véritable labyrinthe, le Lecteur accède enfin au Dottore Cavedagna, un «*vieux rédacteur*» qui le prend pour un auteur, et se montre ému de rencontrer cet être rare : un lecteur. Mais il lui apprend que le traducteur de «*Sans craindre le vertige et le vent*» est un certain Hermès Marana qui dut avouer que, «*du cimbre, il ne sait pas un traître mot*» et qu'il s'était servi d'«*un roman traduit du français, d'un auteur belge peu connu, Bertrand Vandervelde, intitulé [...] “Regarde en bas dans l'épaisseur des ombres”*», roman dont il a les premières pages qui n'ont «*rien à voir avec aucun des quatre romans*» précédents, et qu'il lui faut lire sur place.

“Regarde en bas dans l'épaisseur des ombres”

Après avoir promené en voiture décapotable à travers Paris, comme un passager, le cadavre de Jojo, qu'il a assassiné, le narrateur, Ruedi le Suisse, dans un sous-sol, avec l'aide de Bernadette, le met dans un sac de plastique, la tête dépassant cependant. Il a combiné le coup avec Bernadette, tuant Jojo au moment où il copulait avec elle qui, excitée, voulut faire l'amour avec lui, dans la voiture, à côté du cadavre. Ils voulaient le faire brûler dans la forêt de Fontainebleau. Tandis qu'ils roulaient revinrent à Ruedi des souvenirs de toute une vie où il fut toujours en butte à «*la bande à Jojo*» : à Macao où il était proxénète ; à Chicago où il lui avait acheté des machines à sous ; dans le Valais où

ils faisaient de la contrebande ; au casino de Varedero. Il se souvient aussi de la façon dont il avait appris que sa fille donnait un numéro avec caïmans dans un cabaret de la place Clichy, où elle était entre les mains de son ennemie, Mme Tatarescu, tandis que lui, maintenant âgé, tenait un commerce de poissons tropicaux. Survint une panne d'essence, et ils durent utiliser celle qui avait été destinée à carboniser le cadavre. Ils décidèrent donc, après l'avoir mis dans le sac de plastique, de vider celui-ci du haut de l'édifice pour faire croire à un suicide. Mais, en bas, à la sortie de l'ascenseur, ils font face à trois hommes qui connaissent Bernadette, qui demandent à inspecter le sac dont Ruedi dit qu'il est vide, mais où ils trouvent «*une chaussure vernie noire à empeigne de velours*».

Chapitre VI

«*Les pages dactylographiées s'arrêtent là, mais ce qui compte désormais pour toi, c'est de continuer la lecture*». Cependant, le manuscrit a disparu. Le Lecteur peut toutefois consulter la correspondance de Marana. Il y découvre qu'il offrait à la maison d'édition une option sur le roman «*'Dans un réseau de lignes entrelacées'* du fameux écrivain irlandais Silas Flannery». Il parlait aussi «*d'un vieil Indien appelé 'le Père des Récits'*», «*la source universelle de la matière narrative*». Mais, alors qu'il était en avion avec le manuscrit, il fut attaqué par un commando de l'«*Organisation du Pouvoir Apocryphe*», qu'il avait fondée, mais dont une aile sectaire, l'Aile d'Ombre, le considère comme un traître, et voulait s'emparer du manuscrit. L'avion ayant atterri dans un pays africain, il tomba entre les mains du président Butamatari qui exigea de lui qu'il lui écrive un «*roman dynastique*».

Dans une autre lettre, le Lecteur apprend que Hermès Marana était parvenu à entrer en relation avec Flannery, écrivain fécond, de réputation internationale, dont la création est une sorte d'industrie ; qui aurait plagié Bertrand Vandervelde. Il se présenta à lui comme le représentant de «*l'Organisation pour la Production Électronique d'Œuvres Littéraires Homogénéisées*», pour lui proposer de placer l'action de son prochain roman dans une île de l'océan Indien.

Il avait aussi agi auprès de la femme d'un sultan qui, elle aussi, avait été frustrée dans sa lecture de «*Regarde en bas dans l'épaisseur des ombres*». En effet, comme le sultan, craignant pour son pouvoir, avait imposé un embargo sur les livres occidentaux, ses sbires avaient arraché des mains de sa femme le livre qu'elle lisait. Puis, comme le sultan redoutait la chute de tension qu'elle éprouvait chaque fois qu'elle avait fini de lire un roman, il voulut que Marana interrompe sa traduction au moment le plus passionnant, et commence à en traduire un autre, interrompu aussi, et ainsi de suite.

Le Lecteur imagine la sultane ressemblant à Ludmilla, puis imagine différentes lectrices dans des lieux différents, une que Silas, à l'aide d'une longue-vue, observe en train de lire son livre.

Dans le dossier, figurent plusieurs débuts du «*thriller*» de Silas Flannery, chacun placé dans un lieu différent.

Marana le somme de cesser de plagier le Belge.

Un membre de l'autre aile sectaire, l'Aile de Lumière, l'attaque dans un ascenseur à New York, mais il lui indique que les livres sont dictés par le «*Père des Récits*».

Le Lecteur peut lire le livre envoyé par Marana :

«*Dans un réseau de lignes entrelacées*»

Le narrateur s'étend longuement et sinueusement sur l'effet qu'a sur lui la sonnerie du téléphone. On apprend qu'il est professeur, qu'il fait du jogging sur un campus états-unien, tout en étant poursuivi par la sonnerie du téléphone qu'il entend de maison en maison, et qui ne manque pas de l'inquiéter. Il est encore plus inquiet quand il passe devant une maison où elle ne sonne pas. Alors qu'il est en retard, il en vient à entrer dans une maison où l'on ne répond pas à la sonnerie, et il décroche pour entendre une menace d'homicide contre une certaine Marjorie dont l'adresse est indiquée. Cependant, ce «*visiting professor*» ne veut pas prévenir la police : comment justifierait-il sa présence dans cette maison? Mais il a remarqué parmi ses étudiants une Marjorie Stubbs avec laquelle il eut une rencontre pleine de malentendus. Or il apprend qu'elle a disparu. Il court à l'adresse indiquée, et la trouve bien, mais attachée, bâillonnée. Il la délivre, et elle lui dit : «*Salud*».

Chapitre VII

Alors que le Lecteur lit le roman de Flannery prêté par Cavedagna, Ludmilla l'appelle au téléphone pour l'inviter à venir chez elle. Il s'y rend, et, alors qu'elle est absente, s'interroge sur la personnalité de la Lectrice qui n'a existé jusque-là qu'à travers les livres. Pour cela, il inspecte l'appartement, puis les livres, constatant qu'elle n'est pas une Lectrice-qui-relit, qu'elle lit plusieurs livres à la fois, selon les heures du jour. Or, entrant avec sa clé, survient Irnerio, qui cherche des livres, non pour les lire, puisqu'il est un Non-Lecteur, mais pour en faire des sculptures. Le Lecteur découvre dans un débarras un dossier intitulé "*Traduction d'Hermès Marana*", ce qui lui fait éprouver non seulement de l'étonnement mais de la jalousie. Irnerio lui apprend qu'il a vécu ici, que Ludmilla est en relation aussi avec Silas Flannery. Elle survient. Après quelque chose qui ressemble à une scène de jalousie, «*Lecteur et Lectrice*» sont au lit ensemble, Calvino s'adressant désormais à «*Vous*», et analysant l'«*enchevêtrement*» dans lequel, étant couchés l'un contre l'autre, ils se trouvent, chacun étant lu par l'autre, cette lecture n'étant pas linéaire. Le Lecteur parle à Ludmilla du roman qu'il est train de lire, et qui, «*dès la première page, communique un sentiment de malaise*», «*l'histoire d'un homme qui devient nerveux quand il entend sonner le téléphone*». Mais il ne peut le lui lire car Irnerio s'en est emparé pour en faire une sculpture. Ayant entrevu dans le débarras un livre intitulé "*Dans un réseau de lignes ent...*", il croit que c'est un autre exemplaire. En fait, il s'agit plutôt de :

"Dans un réseau de lignes entrecroisées"

Le narrateur, un homme d'affaires, indique qu'il a «*besoin de miroirs pour penser*», de collectionner les kaléidoscopes, les machines catoptriques, sur le principe desquels il a construit son empire financier ; qu'il veut multiplier son image pour mieux cacher son «*vrai moi*», échapper ainsi à ses ennemis qui veulent l'enlever. Il se déplace dans cinq Mercedes identiques. Marié à Elfride, il a une relation avec Lorna qu'il cache à travers «*un réseau de fausses maîtresses*». Il organise de faux guet-apens. Il a aussi la tentation d'arriver avec ces miroirs à «*une image du Tout*», «*une connaissance du Tout*». Il a fondé «*une compagnie d'assurances contre les enlèvements*». À un guet-apens très complexe organisé contre lui, il oppose un contre-plan qui, toutefois, est mis en échec. Ses ravisseurs le conduisent chez lui, et l'enferment dans «*la chambre catoptrique*» où est liée Lorna, qu'il veut libérer mais qui se rebelle violemment. Elfride entre, prétendant qu'elle a tout manigancé pour le sauver. Mais elle ne sait comment sortir du lieu, tout en tenant un revolver. Du fait des miroirs, des fragments d'images d'Elfride et de Lorna se mêlent pour le narrateur qui se souvient que, «*dans un fragment de Novalis, un initié, qui a réussi à atteindre la demeure secrète d'Isis, soulève le voile de la déesse...Il me semble à présent que tout ce qui m'entoure n'est rien qu'une partie de moi, que j'ai réussi à devenir le tout, enfin...*».

Chapitre VIII

«Du journal de Silas Flannery»

Il regarde à la longue-vue une jeune femme en train de lire, se disant que c'est pour la satisfaire qu'il est devenu «*un forçat de l'écriture*». Il imagine que la phrase qu'il écrit devient immédiatement celle qu'elle lit ; qu'elle-même pointant une longue-vue vers lui pourrait lire directement la phrase qu'il est en train d'écrire ; qu'elle sait ce qu'il devrait écrire.

Il voudrait que ne s'interpose pas sa personne «*entre la feuille blanche et le bouillonnement des mots ou des histoires*». Il tourne «*autour de l'idée d'une interdépendance entre le monde non écrit et le livre qu' [il] devrai[t] écrire*».

La femme observée lui fait ressentir «*la nécessité d'écrire "d'après nature"*».

Il imagine différentes situations pouvant naître de deux écrivains, l'un productif, l'autre tourmenté, écrivant pour une femme qu'ils peuvent observer en train de lire, et lui envoyant chacun son livre.

Envisageant qu'on puisse dire «*ça pense*», «*ça écrit*», il constate qu'on ne pourrait pas dire «*ça lit*» parce que «*la lecture est un acte nécessairement individuel*».

Constatant encore l'importance de l'«incipit», il voudrait *«pouvoir écrire un livre qui ne serait qu'un "incipit"»*. Recopiant l'«incipit» de *«Crime et châtement»*, il est poussé à tout recopier.

Un de ses traducteurs lui indiqua que la traduction en japonais d'un ses livres est un texte qu'il ne pourrait reconnaître, que les Japonais sont passés maîtres dans *«l'imitation à la perfection de la production occidentale»*. Or ce traducteur est Hermès Marana qui affirme que *«la littérature ne vaut que par son pouvoir de mystification»* ; qu'*«un faux, en tant que mystification d'une mystification, est en somme une vérité à la puissance deux»* ; que Silas Flannery a les dons d'un *«grand mystificateur»* ; que l'écrivain total est *«ce qu'en Amérique on appelle un "ghost-writer"»*.

Pour rendre sa *«vérité individuelle»*, il ne peut qu'écrire ce journal.

Emporté dans *«un délire mégalomaniaque»*, il ne peut envisager d'écrire un *«livre unique»* qui résumerait le Tout, mais seulement d'écrire *«tous les livres, les livres de tous les auteurs possibles»*.

Alors que le scribe de Mahomet perdit la foi parce que, alors qu'il lui dictait le Coran, il lui laissa terminer une phrase, Flannery pense que ce scribe n'avait pas compris qu'Allah avait besoin de sa collaboration.

Il sait que des agents littéraires et des agents de publicité attendent son nouveau roman, et découvre même des gens qui pensent que des extra-terrestres s'exprimeraient à travers lui. Cela ne lui permet pas plus d'écrire son livre, mais seulement son journal.

Il a reçu la visite de Lotaria qui a lu ses livres *«pour y trouver ce dont elle était convaincue avant de les lire»*, s'opposant à sa sœur qui n'y cherche que *«pure évasion et régression»*, Flannery voyant en elle sa *«lectrice idéale»*. Lotaria ne lit les romans qu'avec un ordinateur programmé qui dresse *«la liste de tous les vocables»*, indique les *«réurrences thématiques»*, ce qui lui permet de se *«faire une idée des problèmes que le livre pose à une étude critique»*. Ainsi informé, Flannery en arrive à ne plus pouvoir écrire librement.

Ludmilla vient le voir pour se faire une idée d'*«un auteur qui fait des livres "comme un pommier fait des pommes"»*, ceci en réaction contre sa sœur et contre Marana. Elle trouve qu'il est *«une personne absolument quelconque»*, mais qu'*«une énergie graphique impersonnelle»* fait *«passer de l'inexprimé à l'écriture un monde imaginaire qui existe indépendamment de [lui]»*. Il veut alors établir avec elle une communication physique, mais elle s'esquive, n'étant intéressée que par l'écrivain. Comme elle lui a dit que les romans qui l'attirent le plus *«sont ceux qui créent une illusion de transparence autour d'un nœud de rapports humains qui en lui-même est ce qu'on peut rencontrer de plus obscur, cruel et pervers»*, il se dit qu'elle se caractérise par l'insatisfaction. Comme il lui signale la disparition et la réapparition de ses manuscrits modifiés, elle le prévient de l'existence d'un *«complot d'apocryphes»*, et il se voit comme un auteur d'apocryphes parce qu'*«écrire, c'est toujours cacher quelque chose de façon qu'ensuite on le découvre.»* Il veut même retrouver Marana pour, avec lui, *«inonder le monde d'apocryphes»* ; mais Ludmilla ne sait où il se trouve, et s'en va.

C'est alors que le Lecteur vient le voir pour lui parler des deux *«Dans un réseau de lignes...»*. Mais le second lui a été volé avant qu'il ait pu le lire jusqu'à sa fin. Flannery lui propose *«un roman japonais, sommairement adapté par l'attribution de noms occidentaux aux personnages et aux lieux : "Sur un tapis de feuilles éclairées par la lune" de Takakumi Ikoka»*, le faussaire étant Hermès Marana. Le Lecteur voulant partir à sa recherche, Flannery, qui s'est rendu compte du lien entre le Lecteur et Ludmilla, pour l'éloigner d'elle, l'envoie au Japon. Le Lecteur, lui ayant raconté sa mésaventure des lectures de romans interrompues, il a l'idée *«d'écrire un roman fait tout entier de débuts de romans»* qui aurait pour protagonistes un Lecteur et une Lectrice, et dans lequel il s'arrangerait pour que l'Écrivain puisse rester avec celle-ci.

Le Lecteur part avec :

«Sur le tapis de feuilles éclairées par la lune»

Le narrateur, encouragé par M. Okeda, cherchait à bien isoler les sensations qu'il éprouvait à observer la chute des feuilles du ginkgo. Il fit le même effort sur la nuque puis sur un grain de beauté de Makiko, la fille de M. Okeda. Puis ils se promenèrent au bord d'une pièce d'eau, avec sa mère, Mme Miyagi, dont étaient connus *«ses mauvais rapports avec son mari»*, et ses nombreux amants. Et, comme le narrateur s'agenouilla pour atteindre des nénuphars, il se sentit touché par *«le mamelon»*

gauche de la fille et par le mamelon droit de la mère». Il tenta de les serrer, mais n'atteignit que *«le giron de Mme Miyagi»* qui retint sa main. Et il poursuivit sa discussion sur les sensations avec M. Okeda, la faisant passer cependant sur le terrain de la lecture d'un roman. Les jours suivants, M. Okeda l'obligea à travailler dans son bureau, pour l'empêcher de s'éloigner de son école, et rejoindre celle du professeur Kawasaki. Il eut ainsi l'occasion de rencontrer Makiko et sa mère. Il convint avec Makiko d'un rendez-vous nocturne pour observer la lune. L'excitation qu'il connut alors n'échappa pas à Mme Miyagi, qui se trouvait agenouillée à proximité, et, en voulant l'éviter, l'une de ses mains *«se trouva serrer un sein tiède et doux»*, tandis qu'une des mains de la dame *«s'était posée sur [son] membre qu'elle tenait d'une prise franche et solide»*. Il observa minutieusement *«les réactions directes du sein»*, conduisant tout autour son membre. Alors qu'ils étaient ainsi absorbés dans leurs sensations, apparut Makiko. Il voulut la suivre pour lui donner des explications, mais la mère l'entraîna sur la natte, lui offrant son *«sexe humide et préhensile»*, spectacle suivi par Makiko *«avec attirance et dégoût»*, et par M. Okeda, le narrateur comprenant qu'il était *«destiné à [s']enfoncer toujours davantage dans un lacis de malentendus»*, à renoncer à changer de situation, cela tout en se concentrant sur la sensation éprouvée avec Mme Miyagi, en gémissant dans son oreille : *«Makiko !»* et en pensant à la description qu'il en ferait le soir même à M. Okeda.

Chapitre IX

Le Lecteur remplit par la lecture *«l'absence au monde»* et *«l'absence du monde»* qu'est le voyage en avion. À l'aéroport, il continue de lire *“Sur le tapis de feuilles éclairées par la lune”* quand quelqu'un lui enlève le livre car il est interdit en Ataguitania. Mais une voyageuse, qui dit s'appeler Corinne, lui assure en avoir un exemplaire. En fait, c'est *“Autour d'une fosse”*, par Calixto Bandera, un livre d'Ikoka falsifié, comme il va de soi dans un pays où tout est falsification. Ainsi, ils sont arrêtés par des policiers qui sont de faux policiers auxquels Corinne dit s'appeler Gertrude, puis par d'autres auxquels elle dit s'appeler Ingrid. Le Lecteur, pris dans cet imbroglio de révolutionnaires et de contre-révolutionnaires infiltrés les uns par les autres, est alors, dans une prison, soumis à un interrogatoire que lui fait subir Corinne-Gertrude-Ingrid devenue Alfonsina. Alors qu'il se plaint du fait qu'*“Autour d'une fosse vide”* soit incomplet, on veut faire de lui un censeur, et on le présente à une programmatrice qui est Corinne-Gertrude-Ingrid-Alfonsina, devenue Sheila. En colère contre celle dont il pense qu'elle est Lotaria, il la dépouille de chacun des vêtements de ses différentes identités jusqu'à son corps nu dont elle affirme qu'il est *«action violente»*. Elle l'exerce d'ailleurs contre le détenu qu'elle déshabille jusqu'à ce que le flash d'un appareil de photo l'interrompe, le Lecteur étant pris dans les bandes de papier échappées de l'imprimante, où le texte de Calixto Bandera a été démagnétisé.

“Autour d'une fosse vide”

Après la mort de son père, Don Anastasio Zamora, le narrateur, Nacho, chevauche vers le village d'Oquedal. Son père avait voulu qu'il aille y trouver sa mère, qu'il n'avait jamais connue. Mais il n'avait pas eu le temps de lui indiquer son nom. Remontant le cours d'un torrent, il constate qu'un autre cavalier chemine de l'autre côté, qui le menace de son fusil quand il veut le distancer. À Oquedal, s'étant présenté comme le fils de Don Antonio (sic) Zamora, on lui indique le palais des Alvarado, bâtiment en ruine où il va de cour en cour, essayant de ressusciter des sensations de son enfance. Dans la troisième cour, il trouve des *«Indios»* : c'est la cuisine d'Anacleta Higuera qui lui fait manger un plat très épicé, et lui révèle que son père, étranger venu à Oquedal, y fut néfaste. Comme il lutine la fille d'Anacleta, Amaranta, qui a les mêmes yeux que lui, la mère lui interdit de la toucher. Il peut donc croire qu'elle est sa sœur, qu'Anacleta est sa mère. Mais elle l'invite à aller voir Doña Jazmina, en fait une Indienne elle aussi, qui lui raconte le temps où, au palais des Alvarado, il y avait des tables de jeu qui y avaient attiré Don Anastasio Zamora. C'est maintenant Jacinta, la fille de Doña Jazmina, que Nacho lutine, et c'est maintenant Doña Jazmina qui lui assène des coups, en le renvoyant auprès de sa mère, Anacleta, qui ne veut pas reconnaître qu'elle l'est parce qu'est mort Faustino Higuera, son frère. Après avoir creusé ensemble une fosse, Don Anastasio Zamora et lui s'étaient battus au

couteau. Faustino avait été tué, et enseveli dans la fosse. Si elle est aujourd'hui vide, c'est que les paysans, partant faire la révolution, avaient pris ses os comme reliques. Mais Faustino continuerait à chevaucher par le pays, et pour Nacho, c'est le cavalier qu'il a vu, qui vient le défier, et contre lequel il se bat, autour de la fosse vide.

Chapitre X

Le Lecteur, à qui «*le Haut Commandement ataguitanien*» a confié une mission en Ircanie, rencontre Arkadian Porphyritch, qui y est le «*Directeur des Archives de la Police d'État*» où sont classés tous les livres saisis. Ce fonctionnaire estime que la surveillance exercée sur la littérature lui donne de l'importance, lui révèle que les pays qui exercent une censure s'échangent les livres interdits ; qu'il les lit lui-même clandestinement pour sentir «*le souffle de l'Esprit*» ; qu'il est au courant du «*complot des apocryphes*» dont «*le cerveau*» a été identifié, dont on sait qu'il agissait pour une femme (qui «*aime la lecture pour la lecture*») ; qu'il a laissé s'échapper pour que «*le pouvoir ait un objet sur quoi s'exercer*». Il lui parle d'un de leurs auteurs interdits, Anatoly Anatoline, qui travaille «*à une transposition du récit de Bandera dans un cadre ircanien*». Mais le Lecteur apprend qu'il a aussi écrit un roman intitulé «*Quelle histoire attend là-bas sa fin?*», a un rendez-vous avec lui, qui lui remet son manuscrit, avant d'être arrêté.

«*Quelle histoire attend là-bas sa fin?*»

Le narrateur se promène «*le long de la grande Perspective*», y rencontrant en particulier ses supérieurs hiérarchiques, qu'il se plaît à abolir d'un battement de paupières, comme il abolit tous les services publics, les employés, «*les casernes, corps de garde et commissariats, toutes les personnes en uniformes*», les hôpitaux, les tribunaux et les prisons, l'université, les «*structures économiques*», le commerce et l'industrie, la chasse et la pêche, la nature. Le «*voici donc en train de parcourir cette surface vide qu'est le monde*». Mais il rencontre aussi son amie, Franziska, avec laquelle il n'a que de brefs échanges spirituels car, dans ce monde compliqué, ils ne peuvent s'épouser. Cependant, un jour, alors que, sur «*la grande Perspective*», il s'approche d'elle, il est attendu par «*les fonctionnaires de la Section D*» qui le félicitent pour son «*effacement du monde*» auquel ils s'emploient eux aussi, mais pour qu'il reparte et qu'il y ait de nouveau croissance. Le narrateur veut donc, pour s'opposer, «*faire revenir à l'existence les choses du monde*», mais constate qu'il a «*cessé d'exister pour de bon*». Il se concentre en pensée sur un café où il pourrait se trouver avec Franziska. Mais les gens de la Section D veulent l'obliger à renseigner sur ce qu'elle est ceux qui vont les remplacer. Il feint d'accepter pour pouvoir rejoindre Franziska, alors que «*le monde s'est réduit à une feuille de papier où ne parviennent à s'écrire que des mots abstraits*» ; que le sol entre eux s'effondre. Pourtant, Franziska, heureuse de le rencontrer, lui propose de l'inviter dans un café.

Chapitre XI

Le Lecteur se rend dans une bibliothèque où il constate que se trouvent «*les dix romans qui se sont volatilisés*», pourtant inaccessibles pour une raison ou une autre. D'autres lecteurs qui sont là lui font part de leurs expériences : l'un lit de façon «*discontinue*» ; un autre ne peut, un instant «*se détacher des lignes écrites*» ; un troisième, à chaque relecture, croit «*lire pour la première fois un livre nouveau*» ; pour un quatrième, «*chaque nouveau livre [...] vient s'insérer dans le livre complexe, unitaire qui forme la somme de [ses] lectures*» ; pour un cinquième, ce livre unique est «*une histoire d'avant toutes les autres histoires*», «*un livre lu dans [son] enfance*» ; un sixième attache de l'importance au moment «*qui précède la lecture*» ; pour un septième, «*c'est la fin qui compte*». Le Lecteur, lui, insiste sur son désir de «*lire un livre de bout en bout*». Le cinquième lecteur se dit alors que ce «*livre lu dans [son] enfance*» devait être «*Les mille et une nuits*» dont un récit se termine par «*demande-t-il, anxieux d'entendre le récit*». Le Lecteur ajoute cette phrase à sa liste de titres, et, comme le sixième lecteur la lui demande et la lit, cela donne : «*Si par une nuit d'hiver un voyageur, s'éloignant de Malbork, penché au bord de la côte escarpée, sans craindre le vertige et le vent,*

regarde en bas dans l'épaisseur des ombres, dans un réseau de lignes entrelacées, dans un réseau de lignes entrecroisées sur le tapis de feuilles éclairées par la lune autour d'une fosse vide - Quelle histoire attend là-bas sa fin? demande-t-il, anxieux d'entendre le récit.» Et, tandis que les autres croient que c'est le début d'un roman, le Lecteur, «avec la soudaineté de l'éclair», décide d'épouser Ludmilla.

Chapitre XII

Alors que le Lecteur et la Lectrice sont mariés, qu'ils lisent ensemble au lit, qu'elle cesse de lire et l'invite à la faire aussi, il demande : «*Encore un moment. Je suis juste en train de finir "Si par une nuit d'hiver un voyageur"*, d'Italo Calvino.»

Commentaire

Genèse :

Italo Calvino, qui admira toujours l'œuvre de l'écrivain argentin Jorge-Luis Borges (voir, dans le site, BORGES Jorge-Luis), qui entreprit une brillante analyse des niveaux de réalité en littérature, venu en France, participa aux travaux de l'"OuLiPo" (ou "Ouvroir de Littérature Potentielle") de Raymond Queneau, qui souhaitait remettre en question le genre traditionnel du roman en s'imposant des contraintes plus ou moins complexes, des mécanismes de narration ultra sophistiqués, une combinatoire qui se joue du système narratif habituel, dans le but de produire des œuvres originales. Il indiqua ce qu'avait été son ambitieux projet d'écriture : «*C'est un livre qui naît vraiment du désir de la lecture. Je me suis mis à l'écrire en pensant aux livres qu'il me plairait de lire. Et je me suis dit : le meilleur moyen de les avoir est de les écrire. Non pas un, mais dix, l'un à la suite de l'autre, tous dans le même livre.*»

Aspirant depuis longtemps à un ouvrage qui renfermerait tous les livres, embrasserait les savoirs et les possibles en littérature, il voulut, dans son roman, combiner une intrigue et un suspense romanesques avec une réflexion audacieuse sur le cadre fictionnel, opérer une mise en récit explicite des règles structurelles qui le composent, dans une succession de mises en abymes, de clins d'œil littéraires, de jeux de miroirs.

Contrairement à certains «oulipiens» qui refusèrent de dévoiler les contraintes à l'œuvre derrière leurs textes, il publia un opuscule : «*Comment j'ai écrit un de mes livres*» où il révéla que, pour l'organisation interne de son roman, il avait appliqué un processus mathématique complexe, le «carré sémiotique» de Greimas, indiquant que chacun des chapitres avait été construit à partir d'un certain nombre de relations entre quatre termes. Cette combinatoire, qui constituait, chez Greimas, un instrument d'analyse devint, entre les mains du romancier, un outil de création.

C'est ainsi que «*Si par une nuit d'hiver un voyageur*» est une œuvre labyrinthique où le texte se remet en question afin de laisser le lecteur (qu'il s'ingénia à tirer de sa position extérieure pour l'introduire au cœur de l'espace et du temps fictifs, et ce par des procédés qui relèvent eux-mêmes de la fiction) dans une perplexité constante, car il s'enfonce dans des niveaux de fiction de plus en plus éloignés de la réalité, sans possibilité d'en sortir. En fait, le roman est bâti selon la technique de l'enchâssement, de l'emboîtement, dans un «roman-cadre» qui assure une continuité narrative, d'«incipits», de débuts d'histoires avortées.

Le point de départ pourrait lui avoir été inspiré par ce passage du «*Baudelaire*» de Sartre, où il présente le poète ainsi : «*Imaginons-le comme un voyageur qui entre, une nuit, dans une auberge...*».

Le roman-cadre :

Le lecteur que nous sommes est interpellé à travers le pronom «*tu*», et prévenu : «*Fais attention : c'est sûrement une technique pour t'impliquer petit à petit dans l'histoire et t'y entraîner sans que tu t'en rendes compte. Un piège? L'auteur est encore indécis, comme du reste toi-même.*» (page 17).

Il est représenté par un protagoniste anonyme, qui est «*le Lecteur*» dont on suit les tribulations désespérantes car, ayant commencé à lire des romans, il est frustré de ne pouvoir en connaître la suite et la fin, dont il est privé du fait de divers accidents qui peuvent survenir à un texte imprimé et broché, et empêcher sa réapparition. Ces circonstances, d'abord vraisemblables, puis de plus en plus extraordinaires, la quête devenant même complètement folle, le font se balader dans les arcanes de la production des livres, et découvrir en particulier les mystérieuses activités (interpolations, vols, réécritures de manuscrits) du traducteur-fausseur Hermès Marana (nom où Hermès va de soi pour un fabricant d'apocryphes en série, tandis que Marana aurait pu être inspiré par Giovanni-Paolo Marana, écrivain génois du XVII^e siècle [Calvino était ligurien] réfugié en France où il publia une sorte de journal : '*L'espion du Grand Seigneur dans les cours des princes chrétiens*'), pour qui seules les mystifications sont détentrices de la vérité.

Dès le premier chapitre et dans les suivants, «*le Lecteur*» se voit averti, conseillé, morigéné, fouillé, et, à mi-course, d'autant plus impliqué que Calvino décide que, étant rapproché d'elle par la même dévorante passion pour les romans, et par des enquêtes communes, des conjectures, des frustrations au sujet de toutes ces fictions laissées en suspens, il devient amoureux de «*la Lectrice*», leurs corps devenant alors eux-mêmes des objets de lecture, et cette histoire d'amour ayant un heureux dénouement. D'autre part, tandis que «*la Lectrice*» se laisse porter par les mots et par l'imaginaire, lit de façon totale, sa sœur, Lotaria, son double néfaste et évanescant, découpe les livres, les offre à un ordinateur pour en extraire le sens, comptabilise chaque terme et l'interprète, se livre à des analyses sémantiques, et exerce une activité ambiguë de traductrice pour le compte d'Hermès Marana, lequel à son tour travaille et ne travaille pas pour une organisation mondiale de lecture apocryphe, qui plagie et répand de faux Silas Flannery (toujours les miroirs...).

Avec cette vertigineuse intrigue à tiroirs, Calvino crée un suspense. Ainsi, ce roman, qu'on pourrait appeler «une histoire dont le lecteur est le héros», est d'abord une œuvre ludique, pleine d'humour.

Mais sont sans cesse dévoilés les mécanismes qui sous-tendent le récit, les stratégies narratives (le romancier s'amuse à signaler : «*Il n'est pas exclu que celui qui suit mon récit se sente un peu frustré en voyant que le courant se disperse en nombre de petits ruisseaux et qu'il ne lui parvient des faits essentiels que des échos et reflets ultimes, mais il n'est pas exclu non plus que j'aie justement cherché cet effet-là...*» [page 117]). Sans cesse est analysé le processus créatif, de sorte que le roman devient une métanarration, une narration qui n'en finit pas de parler d'elle-même, tout en mêlant sciemment le plan de la réalité et celui de la fiction pour brouiller la frontière censée les séparer, pour tenter de faire éclater les frontières de la fiction, mais par des moyens qui relèvent de la fiction !

Dans ce récit-cadre, on trouve, qui tient une place centrale et primordiale, qui est narré à la première personne contrairement aux chapitres précédents, le chapitre VIII, qui est le journal de l'écrivain irlandais Silas Flannery. De ce fait, Calvino put n'en faire qu'une suite de réflexions qui n'influaient par directement sur l'intrigue du roman, mais établissaient certains liens entre des événements du roman qui jusque-là apparaissaient plutôt vagues. Ainsi, Flannery a un rôle à jouer dans la conspiration des romans non terminés puisqu'il en est la victime.

Ce prolifique auteur de romans policiers, semble à court d'inspiration malgré les innombrables volumes publiés sous son nom, Calvino ayant pu penser aux James Bond cinématographiques, indéfiniment confectionnés sur le modèle laissé par le défunt Ian Fleming. On peut aussi y voir aussi un alter ego de Calvino. Mais cela importe peu puisque «*l'auteur d'un livre n'est jamais qu'un personnage fictif que l'auteur réel invente pour en faire l'auteur de ses fictions*» (page 192).

Flannery est approché par Ludmilla, Lotaria et «*le Lecteur*», chacun espérant qu'il puisse l'informer sur son œuvre, et lui expliquer pourquoi ses livres ne sont pas terminés. Il peut ainsi se rendre compte de la façon dont ces trois différents lecteurs interprètent ses textes, et il est déçu de constater qu'aucun ne reconnaisse sa propre essence dans le roman : Lotaria se concentre sur la structure ; «*le Lecteur*» ne veut que connaître la fin de l'histoire ; Ludmilla croit que le roman existait avant même que Flannery ne l'écrive, et qu'il est simplement l'outil qui le conduit à la vie. Ici, Calvino souleva la question de la source de l'inspiration pour écrire : réside-t-elle à l'intérieur de l'auteur, dans son

environnement, ou y a-t-il une source universelle («*le Père des récits*»), chaque histoire existant avant qu'elle ne soit écrite.

Il témoigna de toutes les difficultés suscitées par l'écriture d'un roman. Il montra aussi, avec ironie, ce que l'écriture des romans est devenue à notre époque, à travers le tableau qu'il donne des pressions exercées sur Flannery pour qu'il produise un roman superficiel qui réponde aux attentes des agences d'édition et de publicité.

Le romancier expose même un projet d'écriture correspondant au roman "*Si par une nuit d'hiver un voyageur*" : «*L'idée m'est venue d'écrire un roman tout entier fait de débuts de romans. Le protagoniste pourrait en être un Lecteur qui se trouve sans cesse interrompu. Le Lecteur achète le nouveau roman A de l'auteur Z. Mais l'exemplaire est défectueux, et ne contient que le début... Le Lecteur retourne à la librairie pour échanger son exemplaire... Je pourrais l'écrire tout entier à la seconde personne : toi, Lecteur... Je pourrais faire intervenir une Lectrice, un traducteur faussaire, un vieil écrivain qui tient un journal comme celui-ci...*» (page 211). Ainsi a-t-on une mise en abyme explicite, par laquelle, non seulement la barrière existant entre la réalité et la fiction nous semble-t-elle abolie, mais ces informations font en sorte de démultiplier les paliers narratifs ainsi que les niveaux de réalité. Et, comme ce roman mettrait en scène un écrivain animé du même désir d'écriture que Calvino, et tiendrait un journal qui serait en fait l'exposition d'un projet d'écriture, allant de mise en abyme en mise en abyme, de niveau de fiction en niveau de fiction, le vertige gagne rapidement le lecteur qui tente d'analyser cette structure tourbillonnaire, alors que, plus il s'interroge, plus son questionnement prend la forme d'un cercle vicieux. D'autre part, il est légitime de se demander si l'histoire que nous lisons résulte du travail de Flannery-Marana, si l'on considère que Marana a pu transcrire l'œuvre de Flannery qui nous est donnée à lire !

Alors que le narrateur nous annonce une fin de plus en plus proche : «*Lecteur, il est temps que cette navigation agitée trouve enfin un point où aborder*» (page 271), on peut aussi se demander si la structure du roman est spiralée ou circulaire. On peut faire l'hypothèse d'un roman circulaire du fait de la concaténation des titres qui forme une phrase complète (page 276), et de la dernière phrase du livre où, bouclant la boucle, «*le Lecteur*» entreprend la lecture de "*Si par une nuit d'hiver un voyageur*".

Le récit-cadre sert de tremplin vers les niveaux de narration enchâssés.

Les dix incipits :

Calvino déclara avoir voulu, avec cet échantillonnage de possibilités romanesques, de genres, avec ces débuts de romans rédigés à la première personne, illustrer dix tendances du roman contemporain, «*dix attitudes différentes envers le monde*». Ce sont des pastiches tels qu'un écrivain aussi original que lui pouvait les risquer, qui constituent d'ailleurs une typologie, et qui relèvent d'espaces culturels fort divers. On y trouve successivement :

- "*Si par une nuit d'hiver un voyageur*", un roman d'espionnage brumeux.
- "*En s'éloignant de Malbork*", un roman familial sordide situé dans la campagne polonaise.
- "*Penché au bord de la côte escarpée*", un journal d'un naïf, impliqué malgré lui dans l'organisation d'une évasion.
- "*Sans craindre le vertige et le vent*", un roman psychologique scabreux consacré à un triangle amoureux sur fond de révolution et de guerre civile.
- "*Regarde en bas dans l'épaisseur des ombres*", un roman noir d'une vulgarité appuyée, histoire d'un règlement de compte crapuleux entre truands, qui est attribué à un écrivain belge (alors que l'action est située en France) peut-être par une allusion voilée à Simenon.
- "*Dans un réseau de lignes entrelacées*", un roman «*introspectif*» racontant la mésaventure d'un «*visiting professor*» sur un campus états-unien.
- "*Dans un réseau de lignes entrecroisées*", un roman à la Robbe-Grillet peignant la confusion dont est victime un millionnaire amateur de miroirs et très précautionneux, et proposant au passage une théorie du capitalisme comme machinerie de miroirs.

- *“Sur le tapis de feuilles éclairées par la lune”*, un roman «*érotique pervers*» japonais, à la Kawabata, présentant d’insolites relations dans une famille.
- *“Autour d’une fosse vide”*, un roman mexicain proche de ceux de Juan Rulfo ou du «réalisme magique» de Gabriel Garcia Marquez, aboutissant à un drame sanglant.
- *“Quelle histoire attend là-bas sa fin?”*, un roman fantastique suivant le délire onirique d’un personnage à la Gogol.

Il faut cependant remarquer que, malgré sa prétention, Calvino ne toucha pas à l’«*historique*», qu’il ne toucha pas non plus au roman d’aventures, à la science-fiction (ce qui est étonnant de la part de l’auteur des *“Cosmicomics”*), au roman d’amour (bien que la relation du «*Lecteur*» et de «*la Lectrice*» remplisse en quelque sorte ce rôle), au roman lyrique, au roman behavioriste à la Hemingway, au roman philosophique, etc..

Chacune de ces bribes de romans met en place une intrigue qui connaît vite, au moment où l’action commence à se développer, une interruption, chaque fois due à des contingences différentes, Calvino ayant justifié cette pratique systématique ainsi : «*Ma thèse est que la force de tout roman se concentre en son début. Et je crois que dans la plupart de mes dix débuts, il y a tout. Alors, vingt, cent ou deux cents pages supplémentaires, tout cela ne nous apprendrait pas grand-chose de plus. Et donc, à quoi bon continuer?*» En effet, ces récits se resserrent suffisamment sur eux-mêmes pour admettre une certaine forme de conclusion, voire de chute dans quelques cas. Mais il n’empêche qu’on ait envie de lire la suite, et qu’on soit frustré de ne pouvoir le faire !

De l’une à l’autre de ces bribes se glissent de fausses négligences : le nom propre Kauderer désigne un quidam dans un roman, une fabrique d’armes dans un autre.

Calvino se sort de l’exercice de façon brillante, même si la répétition du principe peut lasser au milieu du livre.

Mais il s’est livré à ce roman de romans, qui pourrait apparaître comme un pur divertissement, pour présenter une réflexion sur la fiction, sur le piège que trame la machine romanesque, sur l’écriture, la lecture et les mécanismes qui les fondent, sur les lecteurs et les interactions entre eux et les auteurs de livres. Le roman n’est pas tant destiné à des lecteurs initiés qu’à initier ses lecteurs, pourvu qu’ils acceptent les plaisirs et les vertiges du jeu romanesque. Et ce «roman du lecteur» est une paradoxale affirmation de la toute-puissance dont profitent les auteurs en jouant avec les éléments de leur création, mais aussi une invitation pour eux à l’humilité nécessaire pour accepter la possibilité qu’il existe autant d’interprétations de leurs œuvres que de personnes qui les lisent....

* * *

“Se una notte d’inverno un viaggiatore” eut en 1979, en Italie, un énorme succès.

Dans le milieu littéraire, il fut accueilli comme une autre preuve de l’extrême virtuosité de Calvino dans la manipulation ludique et ironique de toutes les réflexions de la critique contemporaine sur la nature et la fonction du langage romanesque.

Mais, comme en août, des dizaines de milliers d’Italiens (y compris le président du Conseil, Cossiga) emportèrent le livre en vacances (sans qu’on sache combien furent déconcertés et l’abandonnèrent !), pendant des jours, des semaines, les rédacteurs les plus sérieux des journaux les plus divers pastichèrent ce titre suspensif en tête de leurs articles : «*Si, par un jour d’été, un député...*» ; ou bien : «*Si, par un dimanche d’automne, un chasseur...*», continuant à leur manière le jeu inauguré par Calvino !

En 1981, parut la traduction française de Danielle Sallenave et F. Wahl.

La même année, le livre fut traduit en anglais par William Weaver.

Carlos Fuentes put déclarer : «*Je me rappelle que pendant l’été 1967 [sic] j’ai passé plusieurs jours sur une plage en lisant le roman de Calvino “Si par une nuit d’hiver un voyageur”... . Quelque temps après je dînais avec mon amie, Susan Sontag. Elle avait aussi à peine terminé le roman de Calvino. Tout à coup nous avons levé les bras en signe d’admiration exaspérée, et nous nous sommes exclamé en même temps : Pourquoi n’y ai-je pas pensé avant?*»

Dans les milieux universitaires anglo-saxons, s'est constitué, autour du roman, et spécialement du personnage d'écrivain qu'est Silas Flannery, une sorte de culte qui aboutit à l'invention de toute une bibliographie !

"*Si par une nuit d'hiver un voyageur*", un des œuvres les plus ingénieuses, les plus insolites, sur ce triangle magique qui lie auteur, personnages et lecteur, fut assurément l'un des romans les plus excitants pour la pensée à paraître ces années-là.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com